

Roland C. Wagner

Celui qui bave
et qui glougloute



NUMÉRIQUE

Extrait de la publication



présente

Celui qui bave et qui glougloute

Roland C. Wagner

I - Recul de la frontière.....	3
II - Le dirigeable de métal.....	8
III - Miss Pinkerton.....	14
IV - Plus vieille que l'humanité.....	23
V - Celui qui bave et qui glougloute.....	32
Épilogue - Cent ans de déshonneur.....	40
Bonus : interview Roland C. Wagner.....	43



Ce fichier vous est proposé sans DRM (dispositifs de gestion des droits numériques) c'est-à-dire sans systèmes techniques visant à restreindre l'utilisation de ce livre numérique.

Celui qui bave et qui glougloute

*« Nor, at the first, that I could not find God,
Because the heavens stretched endlessly like space.*

*At last a terror siezed my very soul ;
I seemed alone in all the crowded place. »*

HELEN HUNT JACKSON, *A DREAM*

*« On naît filles, on naît garçons.
On vit en chantant des chansons,
On meurt en buvant des boissons. »*

CHARLES CROS, *INSOUMISSION*

I

RECU DE LA FRONTIÈRE

Le détachement de cavalerie cheminait depuis plusieurs heures parmi les rocs et la broussaille du plateau lorsqu'une bande d'Indiens apparut sur une ligne de crête voisine. Portant ses jumelles à ses yeux, le lieutenant qui commandait les Tuniques bleues constata qu'il s'agissait de Sioux, mais il ne put identifier les armes qu'ils brandissaient – sans doute ces nouvelles carabines françaises à répétition qui transitaient par le Mexique. Il nota que l'un d'eux paraissait particulièrement grand, et se demanda comment son cheval pouvait porter sans faillir un tel colosse.

— Nous allons essayer de les semer. Au galop !

Les soldats firent claquer les rênes ; les chevaux s'élançèrent. C'étaient des bêtes jeunes et puissantes, capables d'efforts prolongés. Avec un peu de chance, les montures des Sioux se fatigueraient les premières. Dans le cas contraire... Eh bien, il n'y aurait plus qu'à mettre pied à terre et accepter le combat. Le lieutenant, qui avait déjà vécu deux fois cette situation, ne la redoutait guère ; il savait que les Indiens avaient tendance à se lasser assez vite en cas de résistance acharnée. Néanmoins, il préférerait si possible éviter un affrontement qui pourrait se révéler coûteux en hommes et en chevaux. Mieux valait fuir et revenir plus tard en force, quitte à laisser échapper les rebelles.

De toute manière, ceux-ci menaient un combat d'arrière-garde : la pacification du sauvage Ouest sauvage n'était plus qu'une question de temps. L'ex-territoire indien, vidé de ses tribus, n'avait-il pas été ouvert à la colonisation l'année précédente sous le nom d'Oklahoma ? Et la Frontière, cette ligne

vague et mouvante qui marquait l'avancée extrême de la civilisation à l'intérieur du continent, n'était-elle pas sur le point de disparaître avec la prochaine élévation de ces terres au rang d'États de l'Idaho et du Wyoming, qui établirait la continuité du pays d'une côte à l'autre ? C'était toute une époque qui s'achevait.

Mais, en attendant, des hommes mouraient encore chaque jour dans des escarmouches comme celle-ci.

Il devint vite évident que les Sioux gagnaient du terrain. Leurs chevaux, moins chargés et sans doute plus frais que ceux des Tuniques bleues, paraissaient voler au-dessus de la rocaïlle. Le lieutenant se résigna donc au combat. Regardant autour de lui, il avisa une petite butte, sur la gauche, dont le sommet couronné de blocs de granit constituait une véritable fortification naturelle.

— Par là ! ordonna-t-il, désignant cet abri providentiel.

Un instant plus tard, ses hommes mettaient pied à terre à l'intérieur du triangle de rochers. Ils obligèrent ensuite leurs montures à se coucher, pour les protéger des balles ennemies, puis prirent position au périmètre de ce fortin improvisé, attendant de pied ferme l'assaut imminent.

Fidèles à leurs habitudes, les Indiens commencèrent par tourner autour de leurs adversaires, poussant force hurlements et gesticulant tels des pantins hystériques. Mais ils ne tirèrent aucun coup de feu, pas même en l'air. Ils paraissaient incroyablement sûrs d'eux, comme s'ils pensaient être invulnérables. Le lieutenant supposa qu'un de leurs hommes-médecine avait dû leur concocter quelque potion magique avec les herbes et les champignons de la montagne.

— Qu'est-ce qu'on fait, mon lieutenant ? demanda quelqu'un d'une voix tendue.

— Ne tirez pas avant de voir le blanc de leurs yeux. Mieux vaut économiser les munitions.

À cet instant, comme s'ils avaient entendu l'officier, les Sioux fondirent dans un parfait ensemble sur le camp retranché improvisé, dans un concert de cris à glacer le sang. Sans doute l'absence de réaction des Tuniques bleues les avait-elle enhardis.

— Préparez-vous à faire feu ! ordonna le lieutenant. À mon commandement...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge à la vue du rai de lumière écarlate qui venait de frapper le rocher non loin de lui, creusant un petit cratère fumant dans la pierre grise. Il leva les yeux, en quête de l'origine de l'éclair mortel, et, paradoxalement, l'horreur qui l'envahit lorsqu'il la découvrit lui rendit l'usage de sa langue et de ses cordes vocales paralysées par la stupeur.

— Feu ! hurla-t-il, incapable de détacher le regard de l'impossible créature verte à quatre bras qui chevauchait parmi les Sioux, une coiffure de plumes d'aigle flottant sur son crâne en pain de sucre.

Kit Carson repoussa son Stetson en arrière d'un coup de pouce négligeant. Cette fois, ça y était : il tenait enfin Jesse James. Bien sûr, la traque avait été longue et difficile, mais il ne regrettait pas ses efforts, ni les épreuves qu'il avait dû affronter au cours des trois derniers mois. Même son postérieur endolori paraissait lui faire moins mal, maintenant qu'il avait le brigand à portée de main.

Celui-ci avait élu domicile depuis plusieurs semaines dans une cabane perdue au fin fond du Montana. Quelques années plus tôt, l'endroit aurait été bien choisi ; mais le hasard voulut qu'un pétroplane du gouvernement fédéral survolât cette vallée déserte au moment même où James se trouvait en terrain découvert, et que Carson rencontra le pilote de l'appareil dans un saloon de Butte trois ou quatre jours plus tard. La description de la monture de l'homme qui vivait dans ces hauteurs solitaires ne lui avait laissé aucun doute : il s'agissait bien de sa proie – le plus insaisissable hors-la-loi de tout l'Ouest.

La porte de la cabane qui s'ouvrait tira Carson de ses réflexions. Jesse James sortit sur le seuil, son fusil à la main. Le chasseur de primes aurait pu l'abattre de son poste d'observation, car il était bon tireur, mais il s'était promis de prendre le brigand vivant, bien que la récompense fût la même s'il ne ramenait que son cadavre. Il ne s'était jamais senti une âme d'exécuteur des basses œuvres et estimait de surcroît qu'un homme qui lui avait donné tant de fil à retordre avait droit à un procès équitable. Même si l'issue n'en faisait aucun doute.

James demeura un long moment à scruter les cimes environnantes. Puis, se décidant soudain, il se dirigea d'un pas rapide vers l'enclos voisin où picoraient quelques poules faméliques, et plongea la main dans le poulailler pour en tirer deux œufs.

Kit Carson sourit en entendant le chuintement qui accompagna le dégagement de gaz soporifique. Le brigand poussa un vague juron tandis qu'il tombait déjà en tournant sur lui-même. Son corps fit un bruit mat en heurtant le sol.

Le chasseur de primes se releva. Et voilà. Simple comme bonjour. Il ne lui restait plus qu'à livrer le colis.

Après l'avoir emballé, naturellement.

— C'est tout à fait lui, approuva le lieutenant d'une voix blanche.

Il gisait, pâle, sur un lit étroit, dans une chambre individuelle de l'hôpital militaire d'Albuquerque. Ses mains étaient couvertes de pansements, et l'absence de relief sous le drap indiquait qu'il lui manquait une jambe. Pour se remonter le moral, il pouvait toujours se dire qu'il avait eu de la chance de ne pas être scalpé.

Le dessinateur contempla le croquis qu'il venait de montrer au blessé. C'était bien la première fois qu'on lui demandait de représenter une bestiole aussi laide et effrayante. Le mélange de traits humanoïdes et insectoïdes, notamment, suscitait d'emblée le malaise. Il avait hâte de retourner à ses aquarelles et ses gravures champêtres pour le journal local.

— Montrez-moi ce que ça donne, demanda avec un inimitable accent français le vieil homme assis sur une chaise au pied du lit.

Le dessinateur s'attendait à le voir sinon pâlir, du moins marquer le coup ; il n'en fut rien. Ce « professeur » Lévêque avait les nerfs bien accrochés.

— Je vous jure que c'est... ça que j'ai vu, dit le lieutenant.

— Je ne mets pas votre parole en doute. Dans le rapport que l'on m'a transmis, vous parlez également d'une arme qui lançait ce que vous appelez des « rayons de la mort » ?

— C'est cette saleté qui m'a tranché la jambe. Notez bien, je ne me plains pas. Le toubib m'a dit que la chaleur avait cautérisé la blessure, empêchant une hémorragie mortelle.

Le dessinateur déglutit avec peine. Il se serait bien passé de ce genre de détail.

— À quoi ressemblait cette arme ?

— À un fusil. Je ne l'ai pas vue de près, mais la forme générale était la même. Les Indiens en avaient, eux aussi, mais pas depuis longtemps, car leurs tirs manquaient sacrément de précision... Ils se sont repliés après avoir perdu la moitié des leurs. Mais mes hommes n'ont pas réussi à toucher cette... (Il désigna d'une main bandée le monstre hideux dessiné au fusain.) Appelez ça comme vous voudrez.